

VI

THÈSES POUR L'ÂGE ATOMIQUE¹

(1959)

Hiroshima comme situation du monde. Le 6 août 1945, le jour du bombardement d'Hiroshima, un nouvel âge a commencé, celui dans lequel, à n'importe quel instant, n'importe où, nous pouvons nous transformer, non, toute notre terre peut se transformer en un Hiroshima. Depuis ce jour, nous sommes devenus tout-puissants sur le mode négatif. Mais que nous puissions être anéantis à l'instant même, cela signifie également que depuis ce même jour, nous sommes totalement impuissants. Peu importe combien de temps cela durera, peu importe si cela durera éternellement mais cette époque est la dernière car elle ne peut perdre sa différence spécifique – la possibilité d'un auto-anéantissement – que dans la fin elle-même.

1. Après un séminaire portant sur les problèmes moraux à l'âge atomique qui s'est tenu en février 1959 dans les locaux du club de la Freie Universität de Berlin, on m'a demandé de rédiger une série de thèses destinées à servir de support à un débat. J'ai donc improvisé dans l'urgence un texte tout en exprimant le souhait qu'il soit exclusivement utilisé comme support de discussion. Plus tard, j'en ai autorisé la publication pour qu'il serve de support à un débat plus vaste.

Temps de la fin contre fin des temps. Notre existence se définit comme un « délai » : nous vivons comme des êtres qui ne sont pas encore des non-êtres. – Ce fait a modifié la question de fond de la morale. La question : « Survivrons-nous ? » s'est substituée à la question : « Comment devons-nous vivre ? ». À cette nouvelle question, il n'y a pour nous, qui vivons encore dans notre délai, qu'une seule réponse : « Nous devons faire en sorte que le temps de la fin, bien qu'il puisse à tout moment se transformer en fin des temps, soit infini, que cette transformation n'ait jamais lieu. » – Puisque nous croyons à la possibilité d'une « fin des temps », nous sommes des apocalypticiens, mais du fait que nous combattons une apocalypse que nous avons rendue possible, nous sommes des ennemis de l'apocalypse, un type d'apocalypticiens qui n'a encore jamais existé.

Non pas des armes atomiques dans notre situation politique mais des actions politiques dans notre situation atomique. Dans la situation politique actuelle, l'affirmation selon laquelle les « armes atomiques » seraient des armes parmi d'autres peut d'abord sembler plausible mais elle est en fait totalement erronée. La situation actuelle étant exclusivement déterminée par l'existence des « armes atomiques », les prétendues actions politiques prennent place, au contraire, à l'intérieur de la situation atomique.

Pas une arme mais un ennemi. Ce n'est pas tel ou tel adversaire pouvant être attaqué ou liquidé à l'aide des moyens nucléaires que nous combattons, mais c'est la situation atomique en tant que telle. Puisque cet ennemi est l'ennemi de tous les hommes, ceux qui se

sont jusqu'ici considérés comme des ennemis doivent s'allier contre la menace commune. – Les manifestations pour la paix qu'on organise en excluant strictement ceux avec lesquels il convient de fonder la paix relèvent de la tartuferie, du pharisaïsme et sont une perte de temps.

La menace nucléaire est totalitaire. Une théorie populaire soutenue par des auteurs allant de Jaspers à Strauß dit que « la menace totalitaire ne peut être tenue en échec que par la menace d'un anéantissement total ». Cet argument est creux. 1. La bombe atomique a été utilisée et à vrai dire dans une situation où ceux qui l'ont utilisée n'étaient pas menacés par le danger d'un pouvoir totalitaire. – 2. Fossile issu de l'époque révolution du monopole atomique, cet argument est aujourd'hui suicidaire. – 3. Une situation politique ne perd pas seulement l'attribut de « totalitaire » parce qu'elle a changé de nature mais aussi parce qu'elle continue d'en changer ; la guerre nucléaire la prive en revanche de la chance d'une telle transformation. – 4. Conformément à sa nature, la menace de la guerre nucléaire, c'est-à-dire de la liquidation, est totalitaire. Elle vit du chantage et transforme la terre en un camp de concentration dont il est impossible de s'évader. Le climax de la tartuferie consiste en un prétendu intérêt de la liberté à instituer une extrême privation de liberté.

Ce qui peut toucher tout le monde concerne tout le monde. Les nuages radioactifs ne se soucient ni des bornes kilométriques, ni des frontières nationales, ni des rideaux de fer. Il n'y a donc plus de distances dans le temps de la fin. Tout le monde peut toucher tout le monde et tout le monde être touché par tout le monde.

Si nous ne voulons pas rester moralement en retrait par rapport aux performances de nos produits (ce qui ne constituerait pas seulement une honte mortelle, mais signifierait également une mort honteuse), nous devons faire en sorte que l'horizon de ce qui nous concerne, c'est-à-dire l'horizon de notre responsabilité, aille aussi loin que l'horizon à l'intérieur duquel nous touchons ou sommes touchés, c'est-à-dire qu'il devienne global. Aujourd'hui, il n'y a plus que du « proche ».

Une internationale des générations. Ce qui doit être élargi, ce n'est pas seulement l'horizon spatial de la responsabilité que nous avons à l'égard de nos voisins mais aussi son horizon temporel. Du fait que nos actes d'aujourd'hui, nos essais nucléaires, par exemple, contaminent en même temps que nous les générations à venir, ces dernières font partie de notre présent. Toute « génération à venir » est toujours déjà « arrivée » chez nous puisqu'elle dépend de nous. Il y a aujourd'hui une « internationale des générations » à laquelle appartiennent aussi nos petits-enfants. Ils sont nos voisins dans le temps. Si nous mettons aujourd'hui le feu à notre maison, le feu gagne l'avenir et, avec notre maison, tombent aussi en cendres celles pas encore construites de ceux qui ne sont pas encore nés. – Nos ancêtres aussi appartiennent à cette internationale, car avec notre fin ils périront eux aussi – pour la seconde fois et, cette fois-ci, de façon définitive. Ce sont aujourd'hui des êtres qui ont « existé » mais, après leur seconde mort, ce sera comme s'ils n'avaient jamais existé.

La non-représentation du néant. Ce qui rend encore plus menaçant le danger apocalyptique dans lequel nous vivons, c'est le fait que notre esprit n'est pas

configuré pour imaginer la catastrophe et que nous en sommes donc incapables. Nous représenter le non-être (la mort d'un être aimé, par exemple) nous est déjà en soi plutôt difficile mais, en comparaison de la tâche que nous avons à accomplir en tant qu'apocalypiciens conscients, c'est un jeu d'enfant. Cette tâche ne consiste pas à nous représenter le non-être d'un être particulier comme s'il continuait à exister dans un monde de substitution mais à nous imaginer que ce monde, c'est-à-dire le monde lui-même, ou du moins notre monde humain, n'existe plus. Cette « abstraction totale » (qui, en tant qu'opération de pensée et d'imagination, correspond à notre capacité de tout anéantir) excède la capacité de notre imagination naturelle. On peut parler ici d'une transcendance du négatif. Si nous sommes capables en tant qu'*homo fabri* d'une telle performance, si nous pouvons produire le néant total, la limitation de notre imagination, c'est-à-dire notre « limitation », ne doit en rien nous impressionner. Nous devons au moins essayer de nous représenter le néant.

Nous sommes des utopistes inversés. Voilà donc le dilemme de fond de notre époque : nous sommes plus petits que nous-mêmes, c'est-à-dire incapables de nous représenter ce que nous avons fait. Sur ce point, nous sommes des *utopistes inversés* : alors que les utopistes ne peuvent pas produire ce qu'ils se représentent, nous ne pouvons pas nous représenter ce que nous produisons.

Le « décalage prométhéen ». Ce fait n'en est pas un parmi d'autres : il définit la situation morale de l'homme aujourd'hui. Ce n'est plus entre l'esprit et la chair, ni entre le devoir et les inclinations que passe aujourd'hui le gouffre qui coupe l'homme ou l'humain.

nité en deux, mais entre les opérations que nous accomplissons en tant que producteur et les performances dont est capable notre imagination : c'est cela que j'ai appelé « décalage prométhéen ».

Le « supraliminaire ». Ce décalage ne tient pas seulement l'imagination à distance de la production mais aussi le sentiment [*Fühlen*] et la responsabilité. On peut peut-être si nécessaire se représenter l'assassinat de quelques hommes, s'en émouvoir [*fühlen*] ou s'en sentir responsable ; c'est impossible dès lors qu'il s'agit de centaines de milliers d'hommes. *Plus l'effet que peut avoir un acte est grand, plus il est difficile de se le représenter, de s'en émouvoir ou de s'en sentir responsable. Plus le « décalage » est grand, plus le mécanisme de freinage est faible.* Descendre des centaines de milliers d'hommes en appuyant sur un bouton est incomparablement plus facile que de tuer un seul homme. À l'« infraliminaire » (c'est-à-dire à l'excitation qui est trop petite pour déclencher une réaction), que nous connaissons grâce à la psychologie, correspond le « supraliminaire », ce qui est trop grand pour déclencher une réaction comme, par exemple, l'activation d'un mécanisme de freinage.

La sensation déforme le sens. L'imagination en revanche est réaliste. Puisque notre horizon de vie (l'horizon à l'intérieur duquel nous touchons autrui et pouvons être touchés par lui) et l'horizon des effets que nous sommes capables de produire sont devenus illimités (voir ci-dessus), même si cette tentative contredit la « limitation naturelle » de notre imagination, nous sommes obligés de nous représenter cet horizon illimité. Bien qu'elle ait toujours été insuffi-

sante, seule l'imagination entre en considération comme organe de la vérité. En tout cas, la perception n'atteint pas la vérité : elle est un « faux témoin » ; un témoin bien plus faux encore que la philosophie grecque a cru devoir le dire dans sa mise en garde. Car la sensation [*Sinnlichkeit*] est dotée d'une vue courte et limitée, son horizon est « absurde » étroit. Or, ce n'est pas vers le pays de l'imagination que cherchent à émigrer les candidats à l'évasion d'aujourd'hui mais vers celui de la perception.

D'où notre (légitime) malaise et notre méfiance à l'égard des tableaux normalement peints (c'est-à-dire peints dans le respect des perspectives normales, avec un point de fuite normal) : bien que réalistes au sens traditionnel, ils sont irréalistes parce qu'ils contredisent la réalité de notre monde dont l'horizon s'est élargi.

Le courage d'avoir peur. Dans la vie, la « représentation du néant » n'est pas identique à la représentation que la psychologie se fait de la « représentation ». Elle y prend plutôt la forme concrète de la peur. Ce sont les dimensions de notre peur qui sont trop petites pour correspondre à la réalité et aux dimensions de la menace. — Rien n'est plus faux que le discours prisé des pseudo-intellectuels selon lequel nous vivrions sinon déjà dans « l'âge de la peur ». Seuls ont essayé de nous faire croire cela les éditorialistes soutenant ces pseudo-intellectuels qui ont peur que nous mettions la main sur la véritable peur, c'est-à-dire celle qui convient au danger. Nous vivons plutôt à l'âge de la minimisation de la peur et de l'incapacité d'avoir peur. Le commandement d'élargir notre imagination signifie alors concrètement que nous devons élargir notre peur.

Postulat : *n'aie pas peur d'avoir peur, aie le courage d'avoir peur. Aie aussi le courage de faire peur. Communique à tes voisins une peur égale à la tienne.* – Bien sûr, cette peur doit être une peur d'un type très particulier. 1. Une peur sans effroi, parce qu'elle exclut toute peur face à ceux qui peuvent nous railler en nous traitant de poltrons. 2. Une peur vivifiante, puisqu'elle doit nous pousser non pas à nous terrer dans un coin de notre chambre mais à descendre dans la rue. 3. Une peur aimante, qui doit s'angoisser pour le monde entier et pas seulement pour ce qu'il pourrait nous arriver à nous.

Échec productif. À chaque nouvelle tentative, le commandement d'élargir la capacité de notre imagination et de notre peur afin qu'elles correspondent à la grandeur de ce que nous produisons et causons se révélera inapplicable. Il n'est même pas garanti que nous fassions des progrès en multipliant les tentatives. Mais même dans ces conditions, nous ne devons pas nous laisser intimider ; l'échec répété n'interdit pas la répétition de la tentative. Au contraire. *Chaque non-réussite est salutaire* car elle nous rend vigilants face au danger de continuer à produire de façon indolente des choses que nous sommes incapables de nous représenter.

Déplacement de la distance. Qu'on articule ce qu'on a dit sur la « disparition des distances » et sur le « décalage » – seule cette articulation peut nous procurer une image complète de notre situation, car il s'ensuit que, si les distances spatiales et temporelles sont « abolies », le prix à payer pour cette abolition est plutôt élevé : chaque jour croît la distance qui sépare production et imagination.

Fin du comparatif. Nos produits et leurs effets ne sont pas seulement devenus plus grands que ce que nous pouvons imaginer (ce que nous pouvons ressentir, ce dont nous pouvons nous sentir responsables) mais aussi plus grands que ce que nous pouvons judicieusement utiliser. Il est bien connu que notre production et notre offre excèdent souvent notre demande (et nous poussent à produire de nouveaux besoins et de nouvelles demandes). Notre offre *transcend* précisément notre besoin : elle consiste en choses dont nous ne *pouvons* pas avoir besoin parce qu'elles sont absolument trop grandes. Ainsi nous nous sommes mis dans la paradoxale nécessité de domestiquer nos produits, de les domestiquer comme nous avons jusqu'ici domestiqué la nature. Nos tentatives pour produire des « armes propres » sont d'un type inédit car, à travers elles, nous aspirons à améliorer nos produits en les dégradant, c'est-à-dire en diminuant leurs effets.

Augmenter le nombre des produits est devenu absurde. Si le nombre d'armes et les performances de celles qui existent aujourd'hui suffisent à atteindre le but absurde d'une extermination de l'humanité, l'augmentation de la production, telle qu'elle a lieu aujourd'hui sur une assez grande échelle, est encore plus absurde ; cela prouve en fin de compte que ceux qui produisent ne comprennent pas ce qu'ils ont produit. Le comparatif, principe du progrès et de la concurrence, est devenu absurde. On ne peut pas tuer de façon que la victime soit plus morte que morte. On ne pourra pas mieux anéantir demain qu'aujourd'hui.

En appeler à la compétence est une preuve d'incompétence morale. Il serait irréfléchi d'admettre (comme